

A M. Victor Buurmans

Hôpital de Trébéron, 20 octobre 1871.

Mon bien cher ami,

M^{me} Meunier a bien voulu me faire parvenir de vos nouvelles. J'apprends, ce qui m'attriste profondément, que vous tous, mes amis, êtes encore en captivité. J'espérais au moins que notre cher docteur, enfin libéré, avait retrouvé sa famille ; mais non, aux dernières nouvelles, il était encore derrière ces remparts de Quétern, que je vois se profiler là-bas sur la colline. C'est vers ce côté de l'horizon, mes amis, que mes regards se portent sans cesse, hélas ! bien tristement. Je vous vois marchant par petits groupes dans cette espèce de trou d'argile jaunâtre, entre les hauts talus qui ne vous laissent apercevoir que le ciel ; je vous suis dans vos casemates à l'air poussiéreux et impur, cherchant vainement une occupation sérieuse, et réduits le plus souvent à cette terrible nécessité de « tuer le temps » d'une façon quelconque. Je souffre avec vous, mes bons amis, en pensant à toutes vos souffrances : une partie notable de votre vie se trouve ainsi consumée.

J'aur
mans à
qui ont
commu
gnifient
de mes
malade
où il s'es
voir ici
des circ
souffrir
nombre
les fem
l'avenir
moins d
comprei
de mon
dans leu
conscier

Quand
nous tou
Tu retou
tôt de re
suivre se
et ainsi c
en Suisse
provisoi
d'y avoi
tumulte
si doulo
même n
nous n'e
Par te

J'aurais presque mauvaise grâce, mon cher Buurmans à te dire : Prends courage, car je suis parmi ceux qui ont encore eu le plus de chance dans le désastre commun : en dépit de petites indispositions qui ne signifient rien, j'ai gardé ma santé ; je n'ai perdu aucun de mes parents ni de mes amis particuliers ; mon frère malade retrouvera la santé sur les bords du lac de Zurich où il s'est installé avec sa famille ; j'ai eu la joie de revoir ici ma femme en assez bonne santé ; enfin, grâce à des circonstances favorables, elle n'a pas encore eu à souffrir de la gêne pénible dans laquelle se trouvent nombre de mes amis. Qui sait ? Il en est peut-être dont les femmes souffrent, dont les enfants s'étiolent, dont l'avenir est complètement détruit et qu'un jour de moins dans la durée de leur prison pourrait sauver. Je comprends leur angoisse et ce n'est pas à moi, du haut de mon bonheur relatif, de les blâmer s'ils faiblissent dans leur courage. A chacun de se juger selon sa propre conscience !

Quand pourrons-nous nous revoir, et nous reverrons-nous tous ? Il est probable que la dispersion sera grande. Tu retourneras sans doute à Anvers. Gobley sera bientôt de retour en Amérique ; Connel ira peut-être poursuivre ses grands projets dans la République de la Plata, et ainsi des autres. Et moi, où irai-je ? Aux Etats-Unis, en Suisse ? J'ignore. En attendant, ma femme s'est provisoirement installée à la campagne, au Raincy, afin d'y avoir l'air pur nécessaire aux enfants et de fuir le tumulte de la grande ville dont chaque rue rappelle de si douloureux souvenirs ! En tous cas, mes amis, quand même nous n'aurions pas le bonheur de nous revoir, nous n'en conserverons pas moins notre forte amitié.

Par ton intermédiaire, je serre la main de tous les

amis, Connel, Gobley, Bertelli, Rolland, Colleau, Meunier, Depry, Stordeur, Chauvière (1), etc., et malgré tout, je leur dis : Gardons haut les cœurs !

A toi salut fraternel. Je souhaite que cette lettre fléchisse les destins contraires et qu'elle accomplisse avec succès la périlleuse traversée de Trébéron à Quélern !

Ton bien dévoué,

ÉLISÉE RECLUS.

(1) On connaît la carrière de Chauvière, mort récemment, socialiste unifié.

Dep
ron au
du tro
lamy
gare d
a été p
j'étais
Mor
si ce r
manqu
Fonte
J'ai éc
de ve
rendre
car tu
que je
pontol
Saint-

(1) U
clus qu